

Retracer les moments forts de l'évolution de l'animation socioculturelle à Genève et son influence sur la cohésion sociale, dévoiler le rôle de personnalités et d'événements qui ont contribué à la création de dispositifs d'actions culturelles et sociales répondant aux besoins des différentes catégories d'âges et types de populations.

Les témoignages de nombreuses personnalités ont été recueillis par l'équipe de Terre Commune entre 2018 et 2019, principalement sur le Bateau Genève. Chacun de ces entretiens a été enregistré puis transcrit afin de documenter le récit de l'animation socioculturelle. Ils constituent des repères sur le long chemin du développement de la vie sociale à Genève depuis les années 50.

Conversation avec

JOËLLE LIBOIS

Bateau Genève / 25.09.2018 et Bistro Le Fix / 08.04.2019

Durée 80' / 49000 caractères

Claude Dupanloup

Pour resituer un peu ce film dont le tournage commence aujourd'hui, tu te souviens Joëlle que nous sommes passés par différentes phases concernant le projet d'histoire de l'animation socioculturelle. La première idée de Nicolas était de partir d'un document écrit dont on ne savait pas si il prendrait la tournure d'un roman ou d'un documentaire. Et quand nous nous sommes orientés vers l'idée d'un film, il a été question d'introduire aussi l'élément théâtral pour présenter cette histoire à des jeunes et avoir leurs réactions et retours. C'est vrai qu'à ce moment-là nous nous sommes dit que ce serait un peu la solution de facilité de présenter ceci à des jeunes, par exemple à Scène Active, sur un terrain de « complaisance » sans obtenir la confrontation ou la contradiction recherchée. Mais nous avons gardé l'idée d'une jeune animatrice, Vanessa, qui nous ramène à la réalité actuelle. Elle arrive parmi nous, nous interpelle en nous faisant rentrer en contact avec d'autres professionnels qui sont maintenant dans le jeu et avec des jeunes également. Elle va nous permettre de passer du Bateau Genève à la terre ferme.

Joëlle Libois

Le Bateau Genève est d'ailleurs le haut lieu de l'accueil libre sur Genève et c'est très important pour moi qui ai toujours défendu la notion d'accueil libre dans les lieux d'animation.

Cyril Bron

Oui et il y a cette double symbolique par rapport au film avec le côté social et accueil libre et on a le Bateau qui flotte sur l'eau.

Claude

Et ici sur le Bateau Genève, on voulait avoir une ambiance de discussions comme au bistro avec une convivialité pour les entretiens que nous voulions avoir. Cyril tenait quand même à cette histoire de l'eau...on est dans un espace mouvant, avec cette recherche sur la mémoire,

ensuite on va passer sur la terre ferme, et la terre commune c'est celle qui nous rejoint avec d'autres...

Cyril

Presque la terre entière ! Parce qu'à la fin, l'épilogue c'est une discussion avec Robel un jeune migrant d'Erythrée.

Nicolas Reichel

On n'avait pas envie de faire un film avec des anciens qui discutent entre eux et qui sont bien d'accord sur plein de choses, on avait envie qu'il y ait de la contradiction. L'histoire de l'animation c'est aussi une histoire de négociation, et notre film serait aussi une histoire où il y aurait de la contestation. On n'est pas toujours d'accord, même les trois, on l'a vu, mais on va créer quelque chose à partir de ça. La terre commune c'est l'endroit où on va essayer de se rejoindre et de se demander ce qu'on a en commun.

Michel Vuille

Ce que suggère Cyril, c'est que l'on soit décontractés lorsqu'on s'entretient avec d'autres etc. Et moi j'ai le souvenir qu'on avait parlé d'un arbre, pour dire qu'il y a des périodes dans l'histoire de l'animation à Genève, et il faut les retrouver dans l'arbre, mais après il y a toute une série de branches qui se sont ajoutées et donnent de la richesse à tout ça, alors on a gardé cette idée de l'arbre. Peut-être qu'il a des racines dans l'eau.

Claude

Et l'intention reste la même, c'est un travail sur la mémoire.

Joëlle

Moi j'avais lu aussi dans l'avènement du temps libre des années 50, et puis aujourd'hui qu'est-ce qu'il en est ? Avec un regard un peu mitigé sur ce que ça produit, et c'est aussi une bonne ligne intéressante.

Cyril

Mais justement on n'a pas envie d'être complaisants ! On est tous beaux, on a tous réussi, etc. Bien sûr, il y aura ces moments-là, mais ils vont être contredits, mis à ma ou encore discutés par les plus jeunes.

Nicolas

Ce serait intéressant Joëlle que tu nous donnes ton retour sur cette entreprise. Comment ressens-tu cette aventure du film ?

Joëlle

Alors moi dans les premières rencontres, j'ai été rapidement séduite, parce que c'était aussi l'idée de donner la parole à des gens âgés : je pense aussi à Jacques Rufer ou à des gens que l'on a plus l'occasion de croiser et qui ont vraiment toute l'histoire en eux. Au-delà des ouvrages qui ont pu paraître. Cette dimension de témoignages, j'aimais bien, et l'idée de l'intergénérationnel, c'était un mélange et aussi la question de la contradiction ou de la controverse. Tout ça me semblait assez vivant. Après je me suis dit : ça part un peu partout, dans tous les sens, mais ça c'est leur job ! laissons faire. C'était pour moi plus facile que le tout premier projet sur l'écriture avec une pièce de théâtre, quelque chose de ce type-là, qui me semblait plus ardu. Du point de vue de la formation, un film, c'est juste parfait pour l'utiliser après, le faire vivre... ça a quelque chose de vivant.

Claude

Avec une perspective de pouvoir l'utiliser en tant que tel en apportant les éléments qui vont nourrir les discussions et en tant que travail de mémoire en quelque sorte, ou sur la mémoire, le fait que l'on puisse peut-être dans des festivals comme « vision du réel » ou à la RTS, il puisse y avoir un intérêt.

Cyril

On voulait amener cette dimension poétique avec une dramaturgie. Il y a quand même une narration mais on n'a pas écrit un scénario au millimètre. Les dialogues sont plutôt des évocations de dialogues et ça reste un documentaire, mais on voulait y mettre une trame narrative qui a une symbolique, ne pas faire la captation de quelque chose qui se passe, mais aussi de se questionner sur « la mise en scène des choses ». Et faire intervenir un personnage comme Vanessa qui les ramène sur la terre ferme par la fiction. Il faudrait qu'on sente « un jeu ».

Joëlle

Ce qui était aussi important pour moi, c'est cette histoire de l'animation sur Genève, parce qu'en voyageant, en rencontrant d'autres écoles, dans d'autres pays, on se rend qu'il n'y a jamais eu un développement pareil que celui de Genève. C'est très particulier ! On ne s'en rend pas compte, parce que on baigne dedans. Et même si on va dans le canton de Vaud ou celui du Valais, on n'a jamais ce développement...

Claude

Oui, par exemple en Suisse alémanique les centres d'animation sous l'égide de Pro Juventute.

Joëlle

Donc, voilà... je crois qu'il y a une histoire sur Genève et qui a été très ancrée sur tout le développement de Genève sur tout l'aspect socioculturel. Je crois que les animatrices et animateurs ont été des acteurs très importants. Donc ça a vraiment du sens de relater cette histoire.

Cyril

Oui, il y a aussi ce croisement avec le théâtre qui a été très particulier.

Claude

A l'origine, c'est vrai et notamment avec la Maison des jeunes de St Gervais et Jacques Rufer qui a donné une impulsion particulière. D'ailleurs à l'époque, les comédiens qu'il avait engagés pour l'Atelier Don Sapristi avaient le titre d'animateur-comédien, ce qui permettait de trouver une source de financement pour ces intervenants qui donnaient des cours de théâtre dans les différents centres de loisirs existants. Alors que, par le biais du théâtre uniquement il n'aurait jamais été possible de rémunérer ces personnes.

Joëlle

Et plus tard à la Maison de quartier de la Jonction dans laquelle je travaillais, il y a eu aussi un fort développement du théâtre depuis l'ouverture. Ceci a permis le lancement de troupes méconnues à l'époque et qu'on retrouve encore maintenant. Et tout l'enjeu, ce fût d'ailleurs une de choses les plus dures que j'aie vécu professionnellement, tout l'enjeu était que les ados puissent venir dans l'accueil, côtoyer les artistes, faire du bruit... Du coup ils nous arrivaient de sortir de la salle de spectacle pour aller engueuler les ados. Et on théorisait là autour en disant que cette cohabitation devait être possible, qu'on allait y arriver.

Michel

Ceci allait dans le sens de l'ouverture et de l'acceptation des différences. Et à ce propos, j'ai sous les yeux le programme des assises du social de 2005 et quand je vois le nombre d'intervenants, de Gaulejhac, Fluckiger l'actuel recteur d'UNIGE, et bien d'autres, avec lesquels tout était discuté très ouvertement, tout était ensuite repris dans des PV qu'on peut maintenant retrouver dans un grand document. Ceci montre aussi qu'il y avait des débats très intéressants dans les MQ à certains moments et qu'on peut encore s'y référer.

Claude

Pour revenir sur le projet de film lui-même, pour toi, Joëlle, en voyant le découpage que nous avons fait, ces différentes périodes avec leurs caractéristiques, qu'est-ce que ça évoque ?

Joëlle

La question cohésion sociale, je pense qu'on est encore bien dedans surtout avec un nouveau département cantonal qui porte ce nom. Dans la période 1996 à 2005, c'était très discuté et mal compris. C'était la crainte de se retrouver dans le système français avec quelque chose qui venait du haut et ne laissait pas place à la parole aux gens, sous un concept imposé par les politiques. Aujourd'hui on n'est plus là-dedans, on a bien compris les enjeux. Et il y a la question de l'inclusion, on est vraiment dans ce concept de société inclusive. On a eu l'intégration, on a eu la cohésion et on a l'inclusion. Une fois, j'aimerais bien écrire sur tous ces mots clés qu'on a utilisés, qui nous permettent de voir l'évolution.

Michel

Oui ce serait intéressant de voir dans chaque période quels ont été les termes utilisés pour en rendre compte. Un bon lexique qui nous renseigne un peu plus précisément sur chaque période.

Nicolas

Par rapport à tous ces mots, ces contextes, ces évolutions comment une école comme la HETS qui va fêter cet automne son 100^{ème} anniversaire, comment se situe-t-elle ?

Joëlle

Dans le cadre d'un 100^{ème}, elle est plutôt témoin de toute cette évolution. Mais le rôle d'une école c'est aussi d'interroger, c'est la recherche, c'est de remettre dans une espèce d'esprit critique ce qui est en train de se faire, de le penser, d'essayer d'être un petit pas en avant. Mais ceci, je le dis moins maintenant parce que je trouve qu'il y a beaucoup d'innovation sociale sur les terrains et qu'il faut plutôt que ça s'articule « terrain-école », pour moi, ceci est essentiel. Auparavant on disait l'école elle doit être un coup en avance, aujourd'hui elle est plutôt à se dire comment est-ce qu'on peut faire ressortir tout ce qui émerge et comment on peut le mettre en lien avec ce qui a été discuté jusque-là, ce que ça veut dire aujourd'hui de prendre telle ou telle initiative.

Claude

Oui c'est un peu ce qu'on retrouve dans certains modules MAP par exemple...

Joëlle

Exactement et si je centre plus sur l'animation, on est très attaché à travailler avec les terrains professionnels, c'est-à-dire que les enseignements se passent principalement sur les terrains. On a de plus en plus de terrains qui nous disent « on est en train d'ouvrir quelque chose venez avec vos étudiants, qu'on réfléchisse avec vous ». Il y a donc cette idée de projet qui a été

très développée. On voit que du côté de l'éducation et du service social, les employeurs nous disent qu'ils ont besoin de tout ce qui est méthodologie de projet. Pour moi, l'animation, par la méthodologie de projet par l'action communautaire, c'est peut-être les deux axes les plus importants, elle est au centre du travail social. Les autres orientations ont besoin de cela aujourd'hui, plus que dans l'autre sens. Et pourtant l'animation c'était la « petite filière »... Elle a dû faire ses preuves. Et bien aujourd'hui on voit que tous ses apports de contenus, on constate que c'est au centre. C'est l'évolution de la société.

Michel

C'est ce qu'on peut dire de toi, Joëlle, c'est que tu as toujours été attentive aux choses émergentes. Tu étais la première à parler de tag et de graph à Genève. Quel que soit le poste occupé, tu es restée chercheuse. Cela me paraît extrêmement intéressant que des gens qui ont des postes comme le tien, puissent être attentifs à ce qui se passe. Et de faire le lien avec toutes les pratiques nouvelles qu'on voit émerger. Non pas qu'elles vont toutes durer mais au moins cela montre qu'il y a une dynamique du terrain à laquelle on est attentif.

Joëlle

Peut-être aussi par rapport à l'animation il y a ce terme « contestation ». Je pense qu'on a eu des moments de contestation dure dans l'animation. Je ne suis pas sûre que je dirais ce mot là aujourd'hui... Il y a aujourd'hui plus créativité, innovation, changement social mais pas par une confrontation. Je pense là qu'il y a quelque chose qui s'est transformé.

Cyril

Ceci on va aussi l'aborder par le film. On va essayer d'interroger. Il y a peut-être des choses qui ont échoué ou qui ont été mal faites.

Joëlle

Et il y a des choses qui ont abouti mais qui n'ont peut-être plus de sens aujourd'hui. Parce qu'il faut aussi voir ce qui a abouti.

Cyril

Parmi les jeunes entre 17 ans et 23 ans qu'on va rencontrer, On va voir aussi ce qu'ils pensent de cette histoire, de l'accueil libre. Et voir aussi comment on en est arrivé à ce décrochage, par exemple avec les jeunes de Scène Active.

Joëlle

Bon c'est plus lié aujourd'hui à l'insertion économique.

Claude

Ceci nous ramène aussi à cette histoire de confrontation, contestation, voire aussi de révolte. A certains moments, ces mouvements-là, qu'on retrouve dans le théâtre, dans l'écologie, donnaient du sens aux jeunes de l'époque, dont on faisait peut-être partie, des causes dans lesquelles on pouvait s'impliquer. Alors que maintenant, justement, une des causes du décrochage, à mon sens, elle se trouve peut-être dans le fait qu'il y ait une démotivation, face à un futur pas très réjouissant il faut bien le dire, des systèmes familiaux qui éclatent, bref on a beaucoup moins de mouvements collectifs qui pourraient nous entraîner à faire quelque chose, à nous mobiliser pour quelque chose.

Joëlle

D'un autre côté, un des axes qu'on essaie de développer à l'école, c'est l'urbain. Et si on regarde comment on vit la ville aujourd'hui et bien ça n'a rien à voir avec ce qu'on vivait il y a trente ans en arrière. Tout est plus ouvert, beaucoup plus créatif, foisonnant... il n'y a pas un week-end où il ne se passe pas mille choses. C'est extrêmement vivant et je pense que les animateurs ont déclenché tout ça. C'est d'ailleurs repris par le politique aujourd'hui. C'est pour ça que je disais tout à l'heure qu'on devait aussi voir ce qui avait bien marché il y a eu quelque chose de très fort dans ce qui a été développé. Les fêtes de quartier, par exemple, maintenant il y en a partout et elles ne sont pas forcément organisées par des animateurs. Alors, parallèlement, il y a un problème de précarité qui revient fortement. Le Bateau Genève en est un exemple. Il y a maintenant les deux faces. Avec l'animation socioculturelle sur Genève il y a eu un développement incroyable. Et aujourd'hui l'animation, ce n'est pas que les maisons de quartier, il y a les travailleurs sociaux hors murs, le lien avec les EMS, l'intergénérationnel, la culture et aussi les ONG et l'international.

Nicolas

Et il y a ce problème du vieillissement. Si je compare avec d'autres villes, par exemple Grenoble, avec beaucoup de jeunes dans les rues partout. A Genève, il y a aussi des quartiers avec plein de jeunes, mais aussi on rencontre aussi beaucoup de personnes âgées. J'ai l'impression qu'on va vraiment dans cette société de longue vie. On va avoir des populations plus âgées, ces retraités qui sont aptes à faire encore beaucoup de choses. Comment est-ce qu'on va travailler entre ces différentes populations ? Cette question va être aussi dans notre champ d'investigation.

Claude

C'est intéressant de voir que ce rapport entre les générations peut s'expérimenter, se développer, grâce aussi à cette évolution des maisons de quartier. On est sorti de ce fameux débat « accueil libre vs prise en charge », « maisons de quartier / centres de loisirs », la charte

cantonale qui était quand même bien autour de de tout ça. On est en dehors de ce débat et on est entré dans l'ère du développement socioculturel avec une possibilité d'expression sur des petites particules, à des petits échelons, de petits cercles de collectivités, des groupes, des rues... Tout ceci est favorable au développement socioculturel.

Michel

Par rapport à la formation scolaire et professionnelle, on a l'impression que la Suisse est un peu en avance avec ses « universités des métiers » et la HETS en est un bon exemple. On peut commencer assez bas dans ses études et aller très haut. Il y a des passerelles et des combinaisons possibles. Et moi ce dont j'ai souvenir à l'université de Lausanne, juste avant 68, qu'on se battait avec les syndicats pour qu'il y ait plus de fils d'ouvriers dans les universités. Alors je ne dis pas que le système est parfait mais ce qui a été mis en place est gérable avec l'espoir que ça peut durer. Ce n'est pas par hasard que ce système-là plaît pas mal.

Joëlle

C'est tout le projet de la formation professionnelle : l'axe de formation professionnelle depuis la sortie du cycle, l'apprentissage, avec le CFC tu peux aller jusqu'à une matu-pro, une matu spécialisée, puis jusqu'au niveau tertiaire dans une HES... Vraiment au même niveau que l'université et ça tu le vois dans très peu de pays. Il y a vraiment eu une volonté depuis le Conseil Fédéral de valoriser cet axe professionnel depuis tout jeune jusqu'à une formation universitaire. Je pense que c'est un très beau projet qui m'a le plus motivé dans les HES. Si je repense aux animateurs en formation dans les HES, il y a peut-être quelque chose qui serait intéressant à creuser un peu, c'est le lien à l'institution. C'est peut-être quelque chose qu'on pourrait retrouver dans un continuum, cette difficulté d'entrer dans l'institution. On a eu de longs débats sur le contrôle social. Je ne suis pas sûre que ce soit encore ça l'enjeu. Mais on est là-dedans aujourd'hui institution / désinstitutionnalisation. Et même dans l'éducation sociale on est vraiment dans la réflexion de comment on pourrait travailler autrement que dans l'institutionnalisation des jeunes, ne plus les mettre dans les foyers, le développement du milieu ouvert. Et ça c'est un énorme champ qui est en train de s'ouvrir. Il y a de beaux boulevards à explorer.

Nicolas

Pour les animateurs la question de l'institutionnalisation, ce n'est pas nouveau.

Comment inventer avec la population, faire du communautaire alors qu'on est structuré comme une institution.

Joëlle

Les animateurs ce sont des gens qui sont formés, qui ont un métier, discussion métier-profession. Ils ont un salaire correct et en même temps ils ont cet axe militant. Donc ce n'est pas tout simple, il faut gérer ces 2 dimensions. Aujourd'hui on ne doit plus être avec le « où » mais avec le « et ». Tu peux être dans une institution et tu peux être militant, tu peux être salarié... J'espère que c'est quelque chose sur quoi travailler dans le cadre de la formation.

Claude

Oui, avant c'était beaucoup plus binaire.

Michel

Lorsque Blocher était au Conseil fédéral, je sais que l'Office des statistiques qui est à Neuchâtel recevait des indications pour analyser de manière très précise tous ceux qui étaient migrants, ceux qui n'avaient pas le droit d'être en Suisse pour que, scientifiquement, on montre qu'il y avait des gens qu'on devait renvoyer. C'était du nationalisme. Et les chercheurs étaient obligés de suivre.

Joëlle

Pour les TSHM, c'était toute la question de savoir si devait dénoncer ou pas des jeunes à la police, comment il fallait collaborer avec la police. Tout ceci pose plein de questions éthiques.

Claude

Oui et je me souviens des longs débats que nous avons eu à ce sujet. Arianne Piguet qui a été précurseur de ce type de fonction d'éducation de rue aux Avanchets - grâce aussi à Solange Schmid qui a l'a rendu possible en lien avec nous CCCLR - très vite le problème des rapports avec la police s'est posé. Par exemple, pour un de ses collègues engagé peu après, Patrick Bruhin, Il était hors de question de collaborer d'une manière ou d'une autre avec la gendarmerie ou les autorités. Plus tard, début des années 2000, il y a eu tout un débat qui a bien permis de faire évoluer les choses sur cette problématique. Joëlle Sommer à la Jonction puis ensuite dans sa fonction de TSHM a contribué à faire avancer la discussion en mettant en avant la question du délit. Quand il s'agit d'un délit ou crime, on n'hésite pas à donner des informations pour la sécurité des personnes. Ceci tout en étant « franc de collier » vis-à-vis des jeunes en disant « voilà tu me dis ceci, mais sache que moi, je ne peux pas le garder pour moi, je vais forcément devoir en référer à mon comité ou à la FASE mon employeur ».

Cyril

C'est un rapport qui n'est pas évident, finalement...

Claude

Non mais c'est vrai qu'il y a eu une longue évolution qui a abouti, d'ailleurs dans les années 2006-2008, à ce qu'on constitue une sorte de groupe de concertation entre police et travail social auquel étaient associées les communes. Comment est-ce qu'on réagit par rapport à telles ou telles situations. Lorsqu'on communique là-dessus, qu'est-ce qu'on en fait. C'est un travail de collaboration dans le bon sens qui s'est développé.

Michel

J'ai fait partie d'un tel groupe avec des représentants des policiers et à propos de la violence dont on parlait beaucoup, on se disait qu'est-ce qu'on peut faire, comment la tâche peut être assumée par les uns sans marcher sur les plates-bandes des autres... Et qu'on n'ait pas l'image de l'autre non plus qui t'empêche d'agir...

Nicolas

J'ai connu des îlotiers qui étaient plus sociaux que les socio... des gens adorables qui étaient de la police. Je me souviens d'avoir été me présentés dans une petite commune pas loin de Collonge-Bellerive et la police municipale me reçoit et ils me disent « on va ouvrir une bonne bouteille... vous connaissez ce vin du pays... » C'était très sympa, on discute « oui, alors moi je fais aussi du travail social » me disaient les îlotiers. On boit cette bouteille et à la fin « c'est pas tout ça, mais il faut qu'on aille faire notre tournée ». Il y avait quelque chose d'extrêmement convivial. Ce qui était parfois compliqué c'est, par exemple, quand les jeunes faisaient des graph et qu'ils étaient recherchés par ces îlotiers, forcément. Et comme ils avaient accès facilement à leurs comptes facebook ils voyaient ces jeunes poser en train de sprayer les murs, alors évidemment, c'était pas compliqué de les avoir... Et puis les îlotiers arrivaient avec des photos et nous demandaient si on les reconnaissait et moi je disais que je ne les reconnaissais pas.

Claude

C'est vrai qu'après il y a eu une recherche de cohésion concernant ces interventions. La question de la prévention, savoir comment on pouvait prévenir certains dérapages. Par exemple, avec Facebook ou d'autres moyens de communication qui permettaient de capter que quelque chose allait se passer à tel ou tel endroit qui allait mettre en danger ces jeunes, genre bagarres ou échanges musclés. Et par un travail de concertation avec la police, les îlotiers notamment, pour prévenir, pas forcément pour empêcher l'événement mais entrer en contact avec certaines têtes de pont parmi ces groupes.

Joëlle

Ce qui a aussi beaucoup évolué, c'est le regard de la police sur les travailleurs sociaux, les animateurs. Avant c'était des rigolos ou des contestataires, habillés comme les jeunes, même look... des vieux ados en somme. Après, ils se sont rendu compte qu'ils avaient drôlement besoin d'eux, que c'était des gens qui étaient sur le terrain, qui connaissaient les ados mieux que quiconque et que sans eux ils n'avançaient pas... Il y a eu de part et d'autre un changement de regard.

Claude

Ceci, c'est aussi une particularité genevoise qu'on ne retrouve pas souvent ailleurs.

Joëlle

En tous cas, un des enjeux pour le travail social c'est le travail interdisciplinaire, interprofessionnel, collaborer avec d'autres corps de métier, la police, gestion, santé, etc. Cela fait peut-être dix ans maintenant que le travailleur social est suffisamment sûr de lui pour aller de l'avant. Avant il se tenait un peu en retrait. Les autres étaient les méchants et nous les bons... on a tout compris, les autres n'ont rien compris. Et aussi, la société s'est transformée il y a beaucoup de gens maintenant qui bossent dans le tertiaire. Pour l'insertion professionnelle des jeunes, avec Transit par exemple, il a fallu apprendre à connaître tous ces métiers, rentrer en lien avec le monde économique. Aller dans les entreprises, discuter avec les patrons. Il y a maintenant un beau mélange et du coup une belle reconnaissance de la profession aujourd'hui.

Claude

Est-ce que de ton point de vue de responsable de la HETS tu as le sentiment, par rapport à cette connotation genevoise du métier d'animateur, qu'il y a une reconnaissance de la part d'autres cantons ou même à l'étranger ?

Joëlle

Je pense qu'aujourd'hui il y a un gros enjeu, celui de la digitalisation. Cela transforme tout, les pratiques des jeunes, moins jeunes, professionnels. Le fait qu'on utilise tous ces outils transforme énormément les liens. Ce que nous disent les gens qui travaillent dans ces technologies, c'est que l'évolution va aller très vite, que la technique est encore assez bien maîtrisée, mais qu'un gros point d'interrogation demeure : celui des rapports humains. Qu'est-ce qui va advenir ? Quel est le nouveau contrat social de demain...

Cyril

Justement, dans le film, ce qui sera intéressant ce sera de questionner à ce sujet. Je connais quelqu'un qui était comme ça enfermé dans sa chambre à surfer sur internet et en fait il était avec toute une communauté il n'était pas en train de rien faire tout seul dans son coin, au contraire il développait différents sujets avec d'autres sur les réseaux sociaux.

Joëlle

Après, quelle est la transformation en termes de liens sociaux car il faut quand même bien continuer à vivre ensemble, physiquement aussi... A la HETS on vient d'engager Claire Balai qui a beaucoup travaillé sur ces questions, sur l'utilisation des réseaux sociaux par les jeunes. Elle tient la théorie qu'ils développent leurs relations aux autres par l'intermédiaire des réseaux sociaux.

Michel

De mon côté j'ai remarqué que des bouquins qui paraissent maintenant sur 68 sont très différents que ceux qui avaient été publiés dans l'année qui suivait. Ce sont maintenant des géographes qui disent attention la société a changé sur le plan de l'habitat, la ville, etc. On peut analyser autrement les choses et ce qui me semblerait intéressant c'est de se dire quels sont les bouquins qui maintenant font le point autrement que ceux qui en avait parlé à l'époque. Par exemple, Bourdieu disait « l'école est conservatrice, il n'y a que des bourgeois à l'université ». Un historien a fait un rappel de ce qui s'était passé de 1945 à maintenant qui montre que ça n'est pas vrai, que les classes moyennes étaient déjà à l'université avant. Il faut donc 30 ou 40 ans pour que ça sorte. Il faut revenir aux archives, repenser les choses, et là il y a peut-être des bouquins intéressants sur lesquels on peut revenir pour clarifier les choses sur toute une période.

Joëlle

Pour revenir à ta question, Claude, je reviens du Liban où j'ai pu constater qu'à l'université de St Joseph il y a l'école du travail social et ils veulent en faire une faculté. C'est quand même un signe très clair. Il y a des besoins énormes. En France, ils sont en pleine transformation, ils doivent développer la recherche. On sent la poussée des politiques.

Cyril

En fait on doit repenser tout ça aussi, remettre à plat, retrouver un peu le fil rouge.

Joëlle

Les techniciens dans le domaine du digital ont maintenant besoin des gens qui réfléchissent en tant qu'acteur sur ce qu'est le lien social. Et ils ne savent pas quoi faire aujourd'hui.

Cyril

Le numérique, c'est une histoire assez récente, quelques décennies... Ce qui s'est passé avec le cinéma, c'est ceux qui ont fait la « nouvelle vague » qui ont permis de requestionner l'histoire du cinéma et ils ont été les premiers à dire qu'il y avait une histoire. Et c'est peut-être ça qu'on vit maintenant par rapport à l'animation. Dans les années 80 on ne pouvait pas encore le dire car on était en plein dedans.

Joëlle

Oui, il y a une histoire que se construit.

Cyril

Je viens de voir une conférence de cet astrophysicien Etienne Klein qui dit que pour parler de l'origine, il faut parler de la fin. De quoi est-ce que la fin est l'origine ? On peut se poser la même question concernant l'animation socioculturelle. Quand on se questionne sur l'origine c'est que probablement on se trouve à un tournant, ou un état de crise. Dans les années 80 ou 90, la question de l'origine de l'animation socioculturelle ne se posait pas encore.

Claude

Parce qu'on était dans ce prolongement des vents de révoltes, de contestation, et il y avait cette installation dans la société institutionnalisée. Dans cette période 80-90, on a eu vraiment un autre débat qui portait plus sur le sens à donner aux actions d'animation et non plus sur la confrontation.

Nicolas

Quand tu dis ça, j'entends appartenance à des valeurs. Je me souviens d'avoir été trotskyste révolutionnaire des années 76, je m'identifiais à ce courant de pensée même si je ne comprenais rien du tout dans les débats auxquels j'assistais, je faisais partie de ce charabia.

Joëlle

La question des valeurs reste assez forte, tant chez les enseignants que chez les personnes qui se forment. Et moi je les mets un peu en garde car c'est comme s'il n'y avait que le travail social qui ait des valeurs et parce que nous avons des valeurs alors elles sont bonnes. Il faut savoir interroger ses propres valeurs. Je leur rappelle qu'il y a eu la Shoa à partir de valeurs qui étaient très fortes derrière... Donc ceci pour moi c'est quelque chose qui doit changer dans le travail social c'est-à-dire être capable de s'interroger sur ses propres valeurs et de les faire évoluer. Actuellement c'est comme si c'était un bloc monolithique intouchable.

Nicolas

Donc il y aurait une qualité du travailleur social d'animateur qui serait l'ajustement, la capacité de s'ajuster à l'environnement, à la situation. Ce serait une qualité de souplesse et en même temps il ne faut pas perdre ce qui le motive. Il y a une dualité quand même...

Cyril

Pour moi c'est assez effrayant de voir que ces valeurs peuvent être érigées comme des murs qu'on ne peut pas traverser. Et effectivement je trouve que c'est de plus en plus qu'on se réfugie derrière des valeurs, surtout en cas de crise.

Joëlle

Il y avait une directrice qui nous disait « les valeurs c'est sacré ! ». OK mais les valeurs elles doivent bouger. Si elles ne bougent plus, on est mal.

Michel

Et même, à une époque, les valeurs étaient suivies de normes. Et il fallait s'adapter aux normes. Dans la famille, c'était strict, le père disait, la mère suivait, etc. Maintenant on a l'impression qu'on puise des valeurs à titre personnel et qu'on est content de trouver des gens qui ont les mêmes valeurs. Ce n'est pas nécessairement dans des cercles institutionnels fermés. On se rencontre sans forcément en avoir besoin mais on trouve qu'on a des valeurs.

Cyril

Je trouve que ce serait intéressant de discuter de ce concept de valeur parce qu'il n'est pas forcément bien compris. On entend même des jeunes ados qui disent que ce sont leurs valeurs ou qu'on ne respecte pas leurs valeurs. Je ne sais pas s'ils comprennent ce que ça veut dire finalement. Après ça permet de justifier une agression de l'autre aussi parfois.

Claude

Bon. Eh bien, Joëlle, tu vois qu'en faisant un peu le tour de ces quelques feuillets de présentation du film, en en discutant, on peut en déduire que ce projet, cette histoire-là a de la valeur pour la HETS... Et puis ta présence est aussi importante pas seulement au titre des directrice mais encore par souci d'introduire un peu de pluralité dans cette équipe de mâles... Parmi nous comme tu peux le voir, c'est quelque chose qui fait un peu défaut.

Joëlle

Le centenaire de la HETS permet de souligner qu'à l'ouverture en 1918 l'Ecole était là pour donner des formations de haut niveau, comme les HES maintenant, aux femmes, suite à la sortie de la première guerre mondiale. La question des femmes est donc importante.

Cyril

Au départ de notre projet j'avais d'ailleurs dit que ce film devrait être réalisé par une femme... Mais bon on a une équipe technique où il y a des femmes.

Claude

Et il y a Vanessa qui va nous rejoindre et aussi beaucoup de femmes avec lesquelles on va discuter au cours du tournage.

Joëlle

Est-ce que ça dit quelque chose historiquement le fait que parmi les anciens vous êtes là trois hommes ? Parce que si on prend les formations de travail social, la filière animation est celle où il y avait le plus d'hommes. Maintenant ceci a tendance à s'équilibrer mais si on retrouve les hommes dans postes à responsabilité, et là ça ne change pas grand-chose...

Cyril

Dans le cinéma on le voit aussi : il y a beaucoup de réalisateurs et peu de réalisatrices dans les festivals.

Claude

A l'occasion de cet entretien avec toi, Joëlle, on voulait aussi souligner le soutien de la HETS qui est maintenant partenaire pour cette réalisation avec une participation financière au budget pour cette première phase de tournage avec une possibilité de pouvoir produire une partie du film en juin, en fin de centième, avec un moment partagé avec Bernard Crettaz et Jean-Pierre Fragnière, Cette première phase est dans une perspective de pouvoir déboucher sur un réel débat sur l'animation socioculturelle avec en point de mire l'intergénérationnel. Et ensuite, une seconde phase où on va étendre la diffusion du film.

Joëlle

Pour l'avenir de l'animation socioculturelle, il y a de vrais enjeux liés évidemment à la question de la cohésion sociale aujourd'hui, sur des grandes thématiques autour de la migration, de l'intergénérationnel, du vivre ensemble - qui est d'ailleurs le thème retenu pour le 100^{ème} anniversaire de la HETS. On est aujourd'hui dans une société où on vise la pluralité. La cohésion sociale ne doit pas être quelque chose de rassembleur et normatif. Au contraire, c'est l'ouverture à une pluralité de manières d'être, de manières de vivre. Et dans ces domaines, l'animation socioculturelle a des compétences évidentes pour pouvoir développer des choses. Bien sûr ce n'est pas que l'animation socioculturelle pour la cohésion sociale, ce serait vraiment très réducteur, je pense que c'est tout le monde, les quartiers et principalement l'ensemble de la société civile qui doit penser la cohésion sociale. Les animateurs vont

certainement être des facilitateurs dans ce processus. Et il y a aussi l'enjeu de l'interprofessionnalité qui est très important pas seulement au niveau de l'animation socioculturelle mais pour le travail social en général. On doit aujourd'hui en capacité de travailler avec les urbanistes, la gestion, l'économie, avec l'art et la culture. Donc on doit vraiment travailler tous ensemble. Cet aspect là doit encore beaucoup être développé dans la formation car on est encore trop dans l'entre soi. Avec toutes les écoles spécialisées dans tous les domaines ici à Genève, c'est une grande chance. J'ai rencontré dernièrement la Fédération des entreprises romandes qui disait que sur les enjeux de la transformation du monde du travail, autour de la digitalisation, les entreprises savent qu'il va y avoir de profonds bouleversements. Pour tout ce qui est des changements pratiques et concrets, transformation numérique, les entreprises savent faire. Par contre ce qu'elles ne savent pas faire, c'est la cohésion sociale. « Qu'est-ce qu'on va faire avec les personnes ? Qu'est ce qui va advenir de chacun personnellement ? Comment est-ce qu'on va retravailler la question du temps libre ? ». Sur ces questions, le travail social a quelque chose à dire et il doit vraiment prendre une place. Donc je pense qu'on est vraiment attendu et que c'est un enjeu majeur pour l'évolution du travail social. Dans le travail social, l'animation a ses compétences très fortes en action communautaire, sur le collectif et aussi sur la conduite de projet. Elle va donc prendre une force importante. Maintenant est-ce que ça va rester l'animation socioculturelle telle qu'on l'a connue, je ne crois pas. C'est le travail social globalement qui va aussi se transformer. Par contre, il faut mettre en avant ces compétences de l'animation socioculturelle. Par exemple, pour la migration aujourd'hui, l'Hospice général a des besoins en travail communautaire, en migration, en assistance sociale. Tout doit s'articuler et je pense qu'on a des atouts forts en animation qui ne sont pas assez mis en avant dans la formation pour les éducateurs, pour les assistants sociaux. Il y a là tout un champ qui va se développer et aussi se transformer.

Michel

Par rapport à la HETS, tu peux observer à l'intérieur comment se passe les relations intergénérationnelles et la cohésion sociale. Est-ce que ça se transmet aussi et se discute ? Comment ça se passe ?

Joëlle

Là où ça se discute le plus, c'est à travers les étudiants et pas forcément au niveau des enseignants. Par exemple sur tous ces enjeux autour du développement durable, il y a une association d'étudiants dans l'école qui est en train de prendre ça en main. Ceci illustre bien que c'est la société civile qui émerge, on le voit partout et c'est une grande richesse. Donc ces étudiants sont en train de nous dire qu'il faut transformer des choses dans l'école. Un exemple tout bête, les machines à café, ça suffit ces gobelets plastiques, on va amener nos tasses, il faut transformer ces machines...

Voilà c'est sur de petites choses mais ils veulent que ça change dans leur vie quotidienne. Et puis par rapport à la place des femmes, il y a cette journée qui va se passer au mois de juin. Il y a beaucoup de sensibilisation à ce sujet. La place de la femme, c'est aussi la question d'identité, d'identité sexuelle qui dépasse même la question de la femme. Là-dessus les étudiants sont vraiment très mobilisés, c'est extrêmement riche. Donc ils veulent mettre en place des activités dans et hors l'école. Ils veulent par exemple mettre en place des performances en art et design. Ceci est maintenant pris en compte dans les pratiques des étudiants dans les 3 orientations. Cela se transforme donc de fait. On voit bien aussi un élan de génération. Et aussi au niveau des enseignants, il faut qu'on apprenne à transformer les enseignements. On ne peut plus rester 8 heures à entendre des gens discourir et nous donner des orientations très formatées. On est vraiment sur le modèle de la classe inversée, c'est-à-dire qu'on communique des textes, on donne du matériel, les étudiants le travaillent avant de revenir en cours pour discuter les textes et se questionner à ce sujet.

Claude

A la HETS, on n'est donc pas que dans une situation d'attente et d'adaptation par rapport aux changements et transformations amenés par les étudiants. La direction et les profs sont aussi dans ce mouvement.

Joëlle

En fait ce sont les étudiants qui nous demandent de nous adapter et je trouve ça bien.

Claude

Alors je suis un peu surpris parce que dans le fond ça pourrait vouloir dire que, au lieu que l'Ecole soit précurseur, moteur, en tant que formateur, et qu'elle initie en donnant des lignes et des directions, on la sent un peu en attente...

Joëlle

Je dirais que c'est plutôt un mouvement qui va ensemble. Les enseignants restent précurseurs dans leurs apports, ils nourrissent le débat. Mais les gens arrivent maintenant avec des compétences bien plus larges qu'avant. Les jeunes arrivent avec des compétences très très larges aujourd'hui.

Claude

Est-ce que ceci est aussi dû à une activité de terrain qu'ils ont en parallèle ?

Joëlle

Ils sont très engagés pour la plupart. A côté de l'école ils ont tous des jobs, pour vivre aussi. Ils sont donc engagés sur plusieurs choses et ils sont aussi engagés par rapport à l'avenir de la société. C'est clair qu'ils sont aussi en souci...

Nicolas

Par rapport à tout ceci quelles seraient les références théoriques et intellectuelles ? On parlait avec Michel, d'Illich, de Mendel, de tous ces gens-là qui ont marqué les années 70. Mais aujourd'hui quelles seraient les références qui pourraient accompagner ces mouvements ?

Joëlle

Je pense que les références qui font date sont celles qui durent dans le temps. Dernièrement j'étais avec des animateurs avec lesquels on reparlait justement de Mendel, Illich, Paolo Frere, Fernand Dolini... Des gens qui étaient totalement décalés à l'époque et quand on en parle aujourd'hui aux étudiants ils se disent que ce courant de pensée existait déjà. Simplement eux ils ont la capacité d'adapter à la situation actuelle. Pour moi la grande référence aujourd'hui c'est clairement autour de Morin, autour de la dimension complexe. Il faut que les étudiants comprennent cette complexité du monde actuel. On ne peut plus être dans une pensée binaire ou linéaire. Et là on a des apports sur les questions paradoxales, il faut apprendre à travailler avec le paradoxe, ne pas vouloir passer à côté ou le résoudre, qu'est-ce que c'est que ces situations complexes. Le systémique aussi a pris une grande place, c'est pas nouveau mais cela s'ancre maintenant dans les pratiques. Et puis un gros référentiel que nous avons ici à Genève, c'est l'ONU avec ses 17 recommandations à l'aune de 2030. Le travail social est complètement sur les mêmes problématiques. Tout à coup on a un cadre référentiel posé au niveau mondial, c'est ça qui est nouveau. A Genève, on doit vraiment prendre la balle au bond. Le directeur de l'ONU est venu nous voir à l'ouverture de la Journée mondiale du travail social. C'était une reconnaissance importante et il nous disait qu'on était en avance, mais pas présents dans les discours ni où cela se discute. Donc on est bien présents dans les quartiers avec de nouvelles formes d'interventions, mais pas assez présents dans les discussions autour de la société qui se transforme.

Michel

Il faut probablement que les enseignants fassent aussi un bout de chemin, aller à la rencontre des étudiants et prendre conscience qu'ils ne peuvent plus enseigner comme avant.

Joëlle

Je crois qu'ils ont pris conscience parce qu'ils sont beaucoup interpellés. Là je parle des enseignants de la HETS. Parfois, ils viennent de l'université et ils trouvent que c'est beaucoup

plus interactif. Elle a une histoire déjà très interactive cette école, il y a une histoire même d'autogestion à un moment donné. Tout ceci est donc encore très vivant, très interactif. Maintenant, je pense que ce qui est un peu différent c'est que les étudiants ne viennent pas en attente de la bonne parole. On est plus dans cette manière de penser les choses. Ils viennent avec leurs questionnements, leurs réseaux, tout ça se discute et se partage. Les enseignants arrivent avec leurs référentiels, les disciplines restent, la socio, la psycho, etc. Il y a tous ces référentiels théoriques que l'étudiant va prendre, le mélanger et en faire quelque chose pour lui. Et ça, c'est un vrai travail, ce n'est pas tout simple.

Nicolas

J'ai aussi une question autour de la montée du populisme en Europe, près de chez nous en Italie, les gilets jaunes en France aussi à propos desquels on peut s'interroger. Les gens sont de mauvaise humeur, on en peu plus, on en a ras la patate, et je vois chez mon fils qui a 24 ans et ses copains quelque chose de cet ordre-là. Comment est-ce que tu ressens ce sentiment dans le contexte de l'école ?

Joëlle

C'est pour ça que j'aime bien Morin parce que je trouve qu'il sait bien travailler avec les extrêmes. Alors oui, « on en a marre » et en même temps on est en plein dynamisme de transformation. Il y a les deux pôles et moi je le sens fortement. Il y a 10 ans on en était plus à dire « on en a marre parce que tout est normatif, tout est contrôlé... », et là on voit bien que tout le monde se dit il faut faire « autre chose ». Et quand je dis tout le monde, c'est jusqu'au niveau politique. On est déjà dans le moment de la transformation. Donc oui on en a marre mais on s'empare des choses et on essaie de transformer.

Michel

Même si la société s'est fortement individualisée, on voit que les jeunes se regroupent maintenant et ils font des choses ensemble, collectivement.

Joëlle

Je pense que le collectif revient très fort. Et même dans l'habitat les choses changent. Regardez avec le développement de la CODA, c'est quand même très impressionnant toutes ces coopératives. Les gens ont envie de quelque chose de collectif. Alors, bien sûr ce sont des minorités, mais ce sont toujours les minorités qui ont fait bouger la norme. Et ses minorités, elles deviennent plurielles, ce ne sont pas des fronts durs. C'est une pluralité qui est en train de transformer vraiment en profondeur.

Claude

Ce que disait notre ami Bernard Crettaz récemment, une explosion est inéluctable, on est dans une perspective où il va se passer quelque chose... Pour toi, Joëlle, cette explosion va probablement être un changement accompagné, conscient plutôt que brutal. C'est en peu cela que tu dis ?

Joëlle

Je crois qu'on est déjà dans le début de la transformation, sur Genève on le voit très clairement. Si cela suit, ce ne sera pas brutal, si tout à coup il y a des craintes et des peurs, ça peut créer quelque chose de brutal. Mais quand on voit autour du climat ou autour de la grève de la femme combien c'est négocié, comment c'est discuté, on est pas du tout dans des mouvements forts et conflictuels aujourd'hui. Par contre les gens veulent pouvoir dire ce qu'ils ont à dire et veulent des transformations. Il y a une liberté de parole qui est beaucoup plus forte. Et il y a une prise en compte au niveau du politique qui est claire là autour. Ce sont vraiment des bons signes.

Vanessa Battistini

On parlait de l'évolution des pratiques, et en fait à la HETS j'ai l'impression que c'est un peu cloisonné entre les orientations. Est-ce qu'on ne devrait pas les supprimer et en faire une seule en travail social. Qu'est que tu en penses ?

Joëlle

C'est un peu le combat de ma vie... Merci de poser cette question !

Vanessa

En fait, moi en tant qu'étudiante j'ai un peu souffert de cette situation et j'ai fait mon travail de bachelor sur « décroisonner les orientations du travail social ». Du coup on a monté un groupe de recherche action et on a rencontré des animateurs socioculturels, des assistants sociaux et des éducateurs sociaux. On a pu voir qu'aujourd'hui l'idée est partagée.

Joëlle

Je milite exactement dans ce sens. Pas tout le monde est d'accord et c'est normal qu'il y ait du débat et de la controverse là autour. On est en train de revoir le plan d'étude cadre et on est vraiment dans la transformation aussi. Et au niveau des 4 écoles de Suisse Romande, je me bat pour qu'on passe à un niveau où on les orientations seraient remplacées par des options. Du coup, il pourrait y avoir plus d'options. Les orientations sont encore inscrites dans le diplôme « travail social, orientation ... ». Si on parvient à faire passer cela sur des options,

tout ne disparaîtrait pas mais ce serait beaucoup plus ouvert. Je croyais que c'était perdu et, visiblement, ça revient. Donc tout n'est pas perdu.

Claude

Sans vouloir jouer au vieux briscard, je remarque que fin des années 70 lorsque la première formation d'animateur socioculturel en emploi a été mise sur pied, c'est une question qui a été mise en avant à savoir est-ce qu'il n'y aurait pas intérêt à avoir une seule filière travailleurs sociaux.

Joëlle

J'ai fait ma formation en éducation, j'ai travaillé en animation et j'ai toujours milité pour cette transformation. D'autant plus aujourd'hui que les métiers bougent, les frontières ne tiennent plus. Par exemple, vous étiez sur le Bateau Genève, c'est quoi, c'est de l'animation, c'est du service social, de l'éducation ? Pour moi, c'est du travail social, c'est une évidence, ils font de tout et c'est là où ça devient riche.

Claude

Ce qui est intéressant dans l'animation socioculturelle, c'est la contraction social et culturel.

Joëlle

Je suis convaincu qu'il faut garder le « socioculturel », l'animation je ne suis pas convaincue. Et il y a aussi une dimension politique, je dirai presque « socio-politique-culturel ».

Michel

Par rapport à ces questions, j'ai quand même une référence par rapport à l'histoire. On parle de 1968 comme l'histoire de Paris et une historienne a refait l'histoire de 68 dans toute la France, il y a eu des mobilisations, des prises de parole dans toutes les petites villes. Alors comment est-ce qu'on doit percevoir les choses maintenant pour être sûr de ne pas se tromper. De se dire oui je vois pertinemment les choses comme tu viens de le dire pour décroquer, mais sur quoi est-ce qu'on se base ?

Joëlle

On se base sur les jeunes... sur la société civile, on se base sur les gens, c'est même ce qui est demandé en animation socioculturelle on part de ce que disent les personnes et on travaille avec elles parce que ce sont elles qui font la société. On sent une reprise alors qu'on a essayé pendant des années et des années de redonner la parole et aujourd'hui, il faut juste savoir écouter parce que la parole elle est là. Cette notion d'écoute et de partage, cette notion aussi de pluralité est très importante. Il n'y a plus que ce qui est juste ou ce qui est faux, ça n'existe plus, on ne peut plus parler comme ça.